le festin
AUTOMNE 2016
n° 99
TOUTE LA NOUVELLE-AQUITAINE EN REVUE

Pessac,
La Cité Frugès
de **Le Corbusier**
classée Unesco

Maisons de rêve

Qu'est-ce que le STYLE BASQUE ?

R 28068 - 99 - F : 15 €
3 782806 815008 81613

Enquête

Les Hauts de Kalitxo, lotissement de maisons individuelles néo-basques à Socoa au-dessus de l'Untxin (Urrugne), années 2000-2010.

QUELLE ARCHITECTURE BASQUE AUJOURD'HUI ?

LA « RITOURNELLE », LA MODERNITÉ ET LE CHAOS

par **JACQUES BATTESTI**
photographies de **NICOLAS MOLLO** (sauf mention contraire)

*Édiles, architectes et habitants sont conviés pour une analyse de la **diffusion d'un style**, via son histoire et la manière dont les tendances contemporaines ou nationales et l'esthétique régionaliste se sont rencontrées au fil du temps jusqu'à nos jours. Où se pose la question très débattue du **dynamisme de la création architecturale dans le Pays basque**.*

L'éco-quartier Alturan (immeubles et maisons) à Saint-Jean-de-Luz, par Leibar & Seigneurin, 2010-2011.

« La ritournelle emporte toujours de la terre avec soi, elle a pour concomitant une terre, même spirituelle, elle est en rapport essentiel avec un Natal, un Natif. Un « nome » musical est un petit air, une formule mélodique qui se propose à la reconnaissance, et restera l'assise ou le sol de la polyphonie *(cantus firmus)*. »
Gilles Deleuze, Félix Guattari, « De la ritournelle », *Mille Plateaux*, 1980.

La question du style dans l'architecture contemporaine en Pays basque est une préoccupation ancienne qui a pris depuis une vingtaine d'années, en même temps que l'accélération de la pression immobilière, une tournure plus sensible, nourrie de controverses autant que de colloques et débats. Le retour incessant de cette question, qui montre l'importance qu'elle revêt pour la population, n'est pas tant le symptôme d'une indécision sur les formes à emprunter que la conséquence d'une grande divergence de vision dans ce domaine chez les acteurs concernés – habitants, élus, architectes, touristes, experts, etc. – qui génère des points d'achoppement récurrents et suscite un besoin d'exégèse permanent. La zone de convergence semble presque introuvable entre les deux pôles antagonistes qui caractérisent le débat : d'un côté les partisans d'une architecture contrôlée, utilisant des codes visuels identifiés comme basques dans le but de préserver l'harmonie des paysages ; de l'autre les tenants d'une liberté de création, expression de la vitalité d'une culture, qui ne voient dans l'usage de signes régionaux qu'une fossilisation caricaturale de l'environnement. Cette controverse formelle, esthétique, n'a beau représenter qu'une petite partie de la question de l'habitat en Pays basque, où les communes – et bientôt le futur EPCI[1] – sont confrontées à des enjeux autrement plus stratégiques (pression démographique forte, maîtrise de la densification urbaine, gestion des réserves foncières et des zones agricoles, accès au logement, etc.), elle en constitue à l'évidence la part la plus emblématique, celle pour laquelle chacun se sent intimement concerné.

1. Au printemps 2016, à la suite d'une proposition préfectorale liée à la réforme territoriale, les 158 communes du Pays basque se sont prononcées à 70 % en faveur de la création d'une intercommunalité unique qui prendra effet le 1er janvier 2017.

© Leibar & Seigneurin

L'architecte Jacques Leccia dans son agence à Bayonne, juin 2016.

REPORTAGES

Au Pays Basque

Une tendre au cœur de briques

Dans les environs de Saint-Palais, où la brique vient rosir les façades, un jeune architecte a dessiné pour ses cousins une maison résolument moderne sous des allures de ferme néo-basque.

a façade disymétrique, au curieux décor de briques, largement ouverte sur l'extérieur, permet de profiter pleinement d'un site splendide.

: Maisons d'Aquitaine

Maison construite par Jacques Leccia à Garris en 1980 : une relecture typologique du modèle local (page extraite de *Maisons d'Aquitaine*, numéro du 26 juin 1984).

> *« C'est une question insaisissable, comme l'identité qui est en perpétuelle recomposition. La création est un jeu entre la distance et la référence »*
>
> Jacques Leccia, architecte

RETROUVER DES REPÈRES

L'interrogation sur le style, qui suit des siècles d'affirmation sur le style, n'est pas nouvelle, ni circonscrite au Pays basque. Elle exprime l'angoisse fondamentale, symptomatique de la modernité, d'un monde soudain dépourvu de repère ou générant des formes inadaptées à son époque, ou à tel ou tel lieu. Les injonctions de l'Allemand Heinrich Hübsch en 1828[2] pour un dépassement des formes héritées de l'antiquité classique, qu'il juge obsolètes, et celles d'Henri O'Shea en 1887 pour que « dans nos Pyrénées, on se remît à bâtir du basque[3] », résultent toutes deux d'une même situation nouvelle où la manière de bâtir n'est plus déterminée par un consensus local, un « style naturel » dit Hübsch, mais résulte d'un choix dans une infinité de possibles. Le « tout est permis » d'Ivan Karamazov (1880) est davantage un cri de désespoir que de délivrance. La protection des « Monuments historiques », qui naît dans la 1re moitié du XIXe siècle, procède d'une même réaction contre les inquiétudes générées par la révélation des potentialités illimitées du monde moderne sur l'environnement, qui renvoient l'homme européen à la fragilité de sa condition. « Guerre aux démolisseurs ! » s'écriait Victor Hugo en 1825, fustigeant dans un même élan l'uniformisation des paysages urbains : « Rien de plus maussade que ces petits Paris manqués qu'on rencontre maintenant dans les provinces en France et hors de France[4]. »

Dans cette ère nouvelle marquée par l'incertitude, les concepts de « vérité » et d'« authenticité » ont été érigés en valeurs clefs, en nouveaux paradigmes – en architecture comme dans le domaine de la conservation –, mais peinent à générer des consensus durables en raison de leur ambivalence et des multiples interprétations auxquels ils se prêtent. Quelle forme est légitime ? « *Form follows function* » ou « *form follows fiction*[5] » ? Quelle doit être la place de la décoration ? « *Less is more* » ou « *Less is a bore*[6] » ? Jusqu'où doit-on aller dans la conservation de l'existant ? Jusqu'où peut-on aller dans la fidélité aux formes du passé ? Les interprétations dominantes en matière de vérité et d'authenticité se succèdent dans un perpétuel renouvellement des dogmes, où toute disgrâce contient la possibilité d'une réhabilitation. À la fin du XIXe siècle, les styles régionalistes – normands, flamands, basques et autres – sont créés en réaction contre

2. *Dans quel style devons-nous construire ?*

3. *La maison basque, notes et impressions.*

4. *Voyages*, « Genève », 1839.

5. « La forme suit la fonction » ou « la forme suit la fiction ».

6. « Moins est plus » ou « Moins est ennuyeux ».

Ferdinand Corrèges, *Rue de Ciboure*, aquarelle, 1897. Collection Musée Basque et de l'histoire de Bayonne.

l'éclectisme dont la diffusion, rapide et généralisée, est ressentie comme la mort à venir des spécificités locales. Ses promoteurs revendiquent une voie nouvelle, destinée à préserver l'authenticité des territoires, et prônent une esthétique inspirée du monde rural, rapidement critiquée pour ses artifices et ses mensonges. Authenticité des territoires, vérité constructive et adéquation aux tendances de l'époque : les termes du débat, qui sont autant de variables évolutives, sont posés dès la naissance des styles régionaux.

« Architecture mythique du chalet basque que la promotion petite-bourgeoise a fait fleurir »
Roland Barthes, *Mythologies*, 1957.

RETOUR DU POPULAIRE, NAISSANCE DE LA « RITOURNELLE »

Le souci d'édifier des bâtiments nouveaux qui soient en accord avec le langage architectural des constructions anciennes émane d'une clientèle bourgeoise, souvent étrangère, sensible aux charmes pittoresques du Pays basque. De la fin du XIXe siècle jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, c'est elle qui contribue à la vitalité créatrice de ce style nouveau.

Dans le paysage socioculturel renouvelé de l'après-guerre, alors que les nouvelles élites se détournent du régionalisme, le style néo-basque devient la norme dans les lotissements pavillonnaires des périphéries urbaines de la côte et des villages de l'intérieur. Cette démocratisation va de pair avec la standardisation, la réduction du style à l'assemblage de quelques repères emblématiques : toit de tuiles à deux pentes, faux pans-de-bois, volets rouges et parfois murs saillants en encorbellement. « Architecture mythique du chalet basque que la promotion petite-bourgeoise a fait fleurir[7] », l'appropriation et la transformation populaire du langage esthétique régionaliste cristallisent l'essentiel des critiques adressées par les architectes et les experts à ce courant : caricature qui réduit l'architecture dont elle s'inspire à l'état de signe, négation de la réalité plus complexe des héritages (styles navarrais, souletin, emprunts extérieurs, etc.), mensonge esthétique, etc.

7. Roland Barthes, *Mythologies*, 1957.

Concomitant des grands programmes immobiliers de logements collectifs des Trente Glorieuses qui accélèrent la mutation des paysages urbains et accompagnent une transformation radicale des modes de vie, cet attachement

L'exemple des Hauts de Sainte-Croix à Bayonne est éloquent. Dans les années 1980, une enquête auprès des habitants aboutit à des modifications pour « améliorer la perception de l'ensemble », dont la création de couvertures en tuiles sur les toits-terrasses des résidences basses...

Les Hauts de Sainte-Croix édifiés par Marcel Breuer à Bayonne (1967-1972). Des toits de tuiles ont été rajoutés sur les résidences basses dans les années 1980, à la demande des habitants.

à des images symboliques du territoire n'est que le pendant populaire de cette quête de repères qu'expérimentent les professionnels de l'architecture dans la réflexion théorique. À la question « quelle forme est-elle légitime ? », les pouvoirs publics, les architectes et les habitants n'ont à l'évidence pas toujours la même réponse. L'exemple de la résidence construite par Marcel Breuer sur les Hauts de Sainte-Croix à Bayonne est à ce titre éloquent. Édifiée entre 1967 et 1972, elle a aussitôt suscité de fortes réactions de rejet malgré les qualités manifestes des logements en duplex et les promesses d'une vue exceptionnelle. Dans les années 1980, une enquête auprès des habitants aboutit à des modifications pour « améliorer la perception de l'ensemble », dont la création de couvertures en tuiles sur les toits-terrasses des résidences basses. Une transformation qui rappelle les mêmes changements apportés à leurs logements par les ouvriers habitants la Cité Frugès à Pessac, construite par Le Corbusier en 1925 (lire p. 41), chef-d'œuvre de modernisme épuré qui fut progressivement doté de toits de tuiles et de volets en bois.

Ces exemples renvoient à un imaginaire de l'habitat dans lequel l'esthétique du lieu de vie, rassurante et valorisante, tient une place prépondérante. Dans un quotidien gagné par la vitesse et les transformations, ce besoin de recourir à des repères familiers, qui caractérise la diffusion populaire du régionalisme néo-basque, fait écho à ce que Deleuze et Guattari définissent dans le concept de ritournelle : « L'esquisse d'un centre stable et calme, stabilisant et calmant, au sein du chaos[8]. »

8. « De la ritournelle », *op. cit.*

FAIRE DU NEUF AVEC DU VIEUX

Le recours à ces références issues du passé dans la construction populaire d'aujourd'hui est plus le symptôme d'une transformation et d'une adaptation que d'une perte de valeurs esthétique, symbolique ou fonctionnelle de l'architecture locale. L'usage de codes régionaux ne comporte pas moins de significations contemporaines que l'emploi de formes modernes. Dans un territoire où la maison, l'*etxe*, revêt encore pour beaucoup une portée symbolique et patrimoniale prépondérante, ce choix procède souvent d'une évidence forte. Pour Xemark Bonetbelche, charpentier, qui a bâti sa maison en auto-construction dans un quartier de Saint-Esteben où sa famille est implantée depuis plusieurs générations, l'idée était que « la maison offre un cadre de vie contemporain tout en donnant l'impression d'avoir toujours été là ». Dessinée par un maître d'œuvre, elle respecte pour des raisons pratiques les règles d'implantation et de couverture traditionnelles qui permettent de se protéger le

Le « cube » est la marque de la modernité en architecture depuis un siècle : maison contemporaine sans référence locale à Anglet (vers 2010), où la diversité architecturale fait partie de l'histoire de la ville.

plus efficacement des entrées marines et de tirer le meilleur parti de l'ensoleillement. Par goût pour les beaux ouvrages de bois, la façade comporte de vrais colombages anciens, réemployés avec un remplissage de briques conformément à l'usage local. *Bizkarlarre*, construite entre 2005 et 2010, se revendique comme une maison basque, implantée dans une vallée d'Arberoue, pour une famille basque d'aujourd'hui soucieuse de vivre au présent un héritage culturel et des valeurs qui lui sont chers.

DIVERSITÉ RÉGLEMENTAIRE

À côté de ce cas de figure caractéristique, si les valeurs attribuées à ces références formelles locales peuvent varier, le souci de ne pas s'inscrire en décalage par rapport à un environnement auquel on est attaché reste le dénominateur commun de ces usages. La réduction de l'architecture au signe, qui a pu aller dans les années 1960-1970 jusqu'à l'installation de pavillons de type labourdin dans la périphérie de Mauléon, alors que la Soule relève d'un tout autre mode constructif, a laissé place à une plus grande attention à l'histoire spécifique des territoires.

Ces différences importantes dans l'histoire de l'habitat à l'échelle du territoire, notamment entre les villes de la côte, fortement marquées par les constructions balnéaires, et les villages de l'intérieur, plus homogènes, conduisent aujourd'hui les municipalités à mener des politiques distinctes en matière de réglementation. Bayonne, Anglet et Biarritz affichent dans les programmes immobiliers lancés ces dernières années une grande ouverture à l'architecture contemporaine. Installés dans des zones périphériques ou parfois en cœur de ville – et même en plein secteur sauvegardé à Bayonne –, ces constructions se détachent de toute référence immédiate au local, générant des confrontations temporelles et formelles plus ou moins marquées, et pas toujours bien comprises, qui s'inscrivent dans le fil d'une histoire plurielle de la création architecturale. Dans d'autres secteurs, les élus choisissent majoritairement de favoriser une architecture qui exprime de manière explicite un ancrage local.

C'est le cas notamment à Cambo-les-Bains, ville aérée et verdoyante, marquée par son histoire thermale, où les grandes demeures de plaisance entourées de parcs côtoient les maisons plus anciennes à pans-de-bois. Pour Vincent Bru, maire de Cambo, la spécificité de la ville, qui reflète une identité propre au Pays basque appréciée par les visiteurs, réside justement dans l'harmonie de ce paysage urbain préservé. Il considère cependant que « même à Cambo, il faudrait oser une architecture contemporaine qui tranche, qui apporte fortement à l'environnement tout en étant en rupture. Mais pour que ça fonctionne, il faut de la qualité et

Maintenir les équilibres existants en matière de paysage urbain : résidence *Udaberri*, place Sorhainde, au centre de Cambo-les-Bains, 2012.

« Même à Cambo, il faudrait oser une architecture contemporaine qui tranche. Mais pour que ça fonctionne, il faut de la qualité et le budget d'une commune comme la nôtre ne permet pas ce type d'opération »

Vincent Bru, maire de Cambo

Vincent Bru, maire de Cambo-les-Bains depuis 1995.

La médiathèque et la poste de Cambo construites par Didier Rebeyrol au début des années 1990 marient modernité (grandes surfaces vitrées, structure poteau) et références locales (toits de tuiles débordants à double pente, murs saillants en encorbellement).

le budget d'une commune comme la nôtre ne permet pas ce type d'opération ». La priorité se porte donc sur le maintien des équilibres existants, comme dans le centre-ville où le bâtiment de la poste et de la médiathèque des années 1990 et l'immeuble de logements de la place Sorhainde édifié en 2012 déclinent tous deux à leur manière, avec les tendances de leurs époques respectives, les codes de l'architecture locale. Dans la construction privée, les toits-terrasses, qui rompent de manière trop radicale avec ce langage esthétique, sont interdits.

Il en va de même à Saint-Pierre-d'Irube, aux portes de Bayonne. En périphérie du BAB[9], le petit bourg rural a connu une croissance très rapide dans les années 1960-1970 avec la construction de grands ensembles de logements collectifs et le développement de vastes zones pavillonnaires qui lui ont donné une allure de cité-dortoir. Très étalée, la commune souffre d'un défaut de centralité et d'un déficit de marqueurs urbains.

9 Bayonne-Anglet-Biarritz.

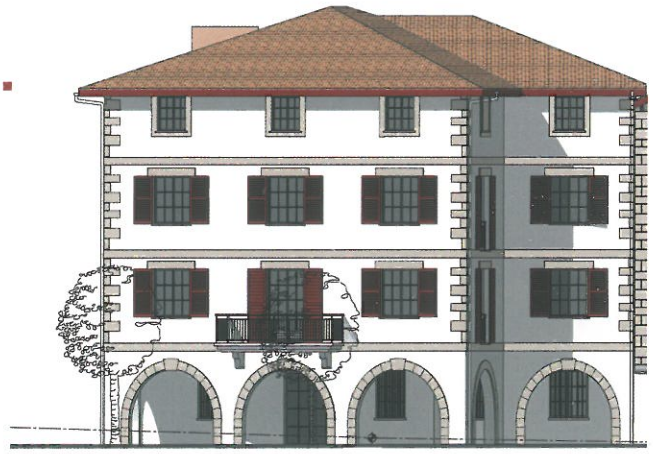
10. Habitants de Saint-Pierre-d'Irube, « *Hiriburu* » en basque.

La politique de l'équipe municipale, conduite par Alain Iriart, s'efforce de compenser, par une démarche volontariste, la perte de repères induite par l'architecture peu valorisante des immeubles des années 1970, « semblable à celle de n'importe quelle banlieue urbaine de l'époque », rajoute Alain Iriart, qui y a grandi. Ce combat contre les mécanismes d'aplanissements des singularités locales passe par l'imposition d'une esthétique clairement identifiée comme basque. L'objectif est de se rapprocher de l'intérêt que les habitants portent à leurs traditions, à un ancrage territorial, de satisfaire aux besoins de logement tout en créant un cadre dans lequel les *Hiriburutars*[10] puissent se reconnaître. Les deux grosses opérations conjointes du centre-bourg et de Goxa Leku, en cours de réalisation, comprennent la création d'une nouvelle mairie, de commerces et de deux ensembles de logements collectifs pour générer une nouvelle centralité et ancrer une esthétique traditionnelle en cœur de ville.

Éco-quartier Alturan,
Saint-Jean-de-Luz (2010-2011)
L'éloignement du centre-ville encourage parfois les élus à davantage de liberté en matière architecturale, comme pour cet ensemble immobilier édifié par Leibar & Seigneurin sur les collines en périphérie de Saint-Jean-de-Luz.

QUELQUES VARIATIONS RÉCENTES SUR LE THÈME BASQUE...

Logements sociaux
à Urcuray, Hasparren (2016)
À la place de l'ancienne école désaffectée du quartier d'Urcuray à Hasparren, une nouvelle construction fait référence aux codes esthétiques du bâtiment scolaire auquel les habitants étaient très attachés : toit de tuile, chaînages d'angles et encadrements d'ouvertures alternant pierre et brique.



Nouvelle mairie de Saint-Pierre-d'Irube (en cours de construction)
La nouvelle mairie, conçue par Thierry Douarche, est un élément phare du projet de centre-bourg. Son esthétique traditionnelle, qui fait référence à l'architecture des bastides, est un geste politique destiné à réintroduire une identité locale dans une ville où les repères visuels ont été engloutis par une croissance très rapide à partir des années 1960.

Maison de retraite Puttillenea à Urrugne
Édifice conçu par l'agence Gauche Muru Dupacq (2011-2016) avec la commande de « respecter l'architecture traditionnelle basque ». Odile de Coral, maire d'Urrugne, porteur du projet, milite depuis plusieurs années pour la mise en place d'une « charte de bonne conduite architecturale » afin d'éviter de « diluer l'authenticité du Pays basque ».

Conserverie de piment d'Espelette Bipia
à Larressore
Puissance et efficacité du signe local : hangar « néo-basque » aménagé vers 2000 pour accueillir la conserverie Bipia. Plaqués sur un bâtiment de type industriel, toit débordant et faux pans-de-bois suffisent à planter le décor.

© Leibar & Seigneurin / © Ville de Saint-Pierre-d'Irube

Inaki Noblia, jeune architecte installé à Cambo-les-Bains, devant l'une de ses réalisations en cours d'achèvement.

Inaki Noblia, projet pour une habitation privée à Biarritz, en cours de définition.

Inaki Noblia, maison privée en cours de finition à Cambo-les-Bains, dans une ruelle proche du centre.

UNE VOIE INTROUVABLE ?

Entre ces alternatives opposées, une voie intermédiaire est-elle possible, à la fois basque et contemporaine, pour l'architecture d'aujourd'hui ? La question de la modernité est aussi ancienne que la pratique régionaliste et renvoie plus largement aux interrogations sur les rapports entre tradition et innovation, sur les possibilités d'atteindre une portée universelle tout en étant le reflet d'une culture spécifique. L'expression contemporaine d'une culture peut se nourrir de deux types de sources : de traits formels ou stylistiques (c'est le mode le plus courant) ou d'une « manière », d'un esprit, d'une sensibilité, qui se détermine à partir d'un horizon culturel plus vaste, artistique, philosophique et littéraire. L'objet de la production théorique du sculpteur Jorge Oteiza à partir des années 1950 vise précisément, dans une culture où cette dimension littéraire fait défaut, à définir les caractéristiques d'une essence basque qui permette de nourrir la création contemporaine[11]. Fortement ancrée dans son époque et liée à la personnalité de son auteur, l'analyse d'Oteiza rappelle que toute interprétation contemporaine est une solution particulière et transitoire, même si elle aspire, elle-aussi, à l'éternité.

11. Jorge Oteiza, *Quousque tandem...! Essai d'interprétation esthétique de l'âme basque*, 1963.

12. Gilles Deleuze et Félix Guattari, *op. cit.*

Jacques Leccia, architecte installé à Bayonne depuis la fin des années 1970, le reconnaît : « C'est une question insaisissable, comme l'identité qui est en perpétuelle recomposition. Cette voie intermédiaire est difficilement théorisable, tantôt le signe prévaut, tantôt l'espace, chaque situation est différente. La création est un jeu entre la distance et la référence ». Fondant son interprétation sur des références formelles, la maison *Chevalier* édifiée à Garris en 1980 illustre la recherche des fondements structurels de la maison basque rurale et propose une relecture typologique du modèle local, où la brique est très présente. Le même type de démarche se retrouve chez Inaki Noblia, jeune architecte installé à Cambo, pour lequel une architecture contemporaine spécifiquement basque existe bien. C'est une architecture d'aujourd'hui, en rapport avec les « sensations » qui émanent du paysage bâti local. Chaque projet intègre des références visuelles identitaires plus ou moins flagrantes, en fonction du client, de l'environnement et des règlements communaux. Ils sont l'occasion d'explorer « jusqu'où il est possible de détonner tout en laissant percevoir qu'il se passe quelque chose par rapport à cette histoire ». Des éléments non visuels comme l'implantation, le travail de charpente, raccrochent également ces constructions aux pratiques traditionnelles alors que le travail de conception par informatique, qui permet des formes et des techniques de construction innovantes, leur confère une « vérité » contemporaine.

HIC ET NUNC...

L'architecture basque contemporaine, comme son aînée des XVIIe et XVIIIe siècles, n'existe que par l'expérimentation et la réponse à des cas pratiques, en dehors de toute tentative de normalisation. Si elle reste encore largement minoritaire dans la production revendiquée comme basque, c'est sans doute parce que, dans le « ici et maintenant » qui détermine le juste rapport de l'homme à son environnement, le « maintenant » a englouti le « ici », générant le besoin d'un rééquilibrage à travers le recours aux références traditionnelles, comme le besoin d'une ritournelle à l'image de « l'enfant dans le noir, saisi par la peur, qui se rassure en chantonnant[12] ». •

JACQUES BATTESTI est attaché de conservation au Musée Basque et de l'histoire de Bayonne.

© Inaki Noblia